



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET



Revue de presse

La Terre

D'APRÈS LE ROMAN **d'Émile Zola**

MISE EN SCÈNE **Anne Barbot**

« Un spectacle sur la vie paysanne, sans compromissions, au plus près d'une réalité rarement abordée au théâtre ? C'est la très bonne idée d'Anne Barbot, qui adapte sur les planches *La Terre*, d'Émile Zola, quinzième volume de la série Les Rougon-Macquart.»

Kilian Orain - Télérama

« Comme une artiste peintre qui composerait un tableau, la metteuse en scène Anne Barbot esquisse un monde paysan à la vraisemblance déroutante.»

Télérama

« À l'issue des 2 h 30 d'un spectacle haletant, on a le sentiment qu'Anne Barbot a signé une adaptation parfaite de ce brûlot.»

Philippe Chevilly - Les Échos

« Anne Barbot et Agathe Peyrard signent une adaptation équilibrée sans temps mort.»

Jean-Pierre Thibaudat - Médiapart

« Faire entendre Zola au théâtre ? L'idée était alléchante. Elle se révèle lumineuse, le spectacle étant de ceux qui sortent du lot. Parce qu'il tape dans le mille d'une actualité qu'il ne commente jamais stricto sensu mais éclaire depuis les rives du XIX^e siècle. Parce qu'il célèbre une nature glorieuse. Enfin parce qu'il dénote un puissant tempérament artistique : Anne Barbot s'approprie en finesse la trame du récit.»

Joëlle Gayot - Le Monde

« Avec une belle intelligence de plateau, refusant toute sophistication ou esthétisme superflu, elle donne chair aux mots de Zola et offre un bouleversant moment de théâtre. »

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore - L'Œil d'Olivier

« Les interprètes, avec leurs corps corpulents ou secs, façonnent un tableau saisissant et charnel de la paysannerie.»

Éric Demey - La Terrasse

« Anne Barbot va à l'essentiel dans un geste brut et brutal, presque bestial, non dépourvu d'empathie mais qui refuse la joliesse, le maniérisme, au service du dramatisme de son propos.

Déjà observée dans son premier opus zolien, la grande qualité de son travail de metteuse en scène et de directrice d'acteurs est que tout paraît impeccablement juste et bouleversant, car porté avec une véhémence physique et émotionnelle par une troupe d'acteurs épatants (Philippe Bérodot, Benoît Dallongeville, Ghislain Decléty en tête). »

Christophe Candoni - Sceneweb

« Sa direction d'acteurs fait émerger la singularité de chaque personnage de la famille Fouan en évitant la caricature, et donne beaucoup de naturel, fluidité et vraisemblance à l'ensemble.»

Brigitte Rémer - Ubiquité culture(s)

« Une belle et fidèle adaptation d'Anne Barbot orchestrée avec justesse et brio, des comédiens talentueux et investis qui nous émeuvent et nous chavirent.»

Claudine Arrazat - critique theatre clau

« Un grand spectacle populaire, juste et rigoureux, l'adaptation, la mise en scène, la direction d'acteurs et l'interprétation, tout est impeccable. »

Sylvie Boursier - Un Fauteuil pour l'Orchestre

« Le travail de personnification des comédiens est remarquable. »

Louis Juzot - Hotello



Plongée réaliste dans le quotidien des Fouan, une famille d'agriculteurs du XIX^e siècle, aux préoccupations finalement très actuelles. Un portrait rare.

Un spectacle sur la vie paysanne, sans compromissions, au plus près d'une réalité rarement abordée au théâtre ? C'est la très bonne idée d'Anne Barbot, qui adapte sur les planches *La Terre*, d'Émile Zola, quinzième volume de la série *Les Rougon-Macquart*. Voilà bientôt trois ans, la metteuse en scène s'était attaquée à *L'Assommoir*. Déjà un roman de Zola, déjà l'ambition de dépeindre avec précision un monde tout entier. C'est donc une plongée au coeur de la ruralité que nous propose cette pièce portée par huit comédiens, insufflant chacun tout ce qu'il faut d'authenticité et de justesse pour faire entendre les colères, les tristesses, les émerveillements, les désillusions, les doutes et les malheurs d'une famille d'agriculteurs en proie aux bouleversements générés par la révolution industrielle. Autant de préoccupations qui font écho à notre actualité brûlante. Elles ont pourtant été écrites il y a déjà plus d'un siècle...

Dans un décor de ferme à la lumière jaunâtre, le public est accueilli par les Fouan. « Comment vous appelez vous ? », lance Françoise aux spectateurs en train de s'installer. Tout près d'elle, rassemblés autour d'une longue table en bois, les femmes tricotent, préparent le repas, les hommes, eux, jouent aux cartes et trinquent à tout va. L'ambiance est conviviale. Le père Fouan, patriarche de la famille, s'apprête à faire une annonce : trop fatigué pour entretenir ses 9 hectares et demi de terres, il souhaite les partager entre ses deux fils et sa fille. En contrepartie, le vieil homme exige une rente et l'assurance d'être hébergé. À peine ces mots prononcés, les échanges virent au vinaigre. Le partage se fera par tirage au sort. Encore ce hasard qui dicte le destin de ces hommes et de ces femmes accablés par les ennuis ou récompensés par la vie, malgré le dur travail qu'ils fournissent...

Comme Émile Zola, Anne Barbot n'épargne pas ses personnages. Bien que l'idée soit de placer sous le feu des projecteurs un monde paysan trop peu considéré, la pièce sait aussi se montrer crue lorsqu'il s'agit d'évoquer les travers les plus sombres des Fouan, tels l'alcoolisme ou les viols. Ou simplement une jalousie à peine voilée. La metteuse en scène donne ainsi chair et matière à son spectacle, plaçant le public au plus près de ce sujet complexe, comme le théâtre y parvient si bien.

Kilian Orain

La Terre

Publié le 13 mars 2024



Comme une artiste peintre qui composerait un tableau, la metteuse en scène Anne Barbot esquisse un monde paysan à la vraisemblance déroutante. Adaptée du roman de Zola, cette pièce propulse les spectateurs dans la seconde moitié du XIX^e, celle du Second Empire, à travers le destin d'une famille d'agriculteurs en proie aux bouleversements générés par la révolution industrielle. Cinq séquences rythment cette fresque où fusent les échanges musclés entre deux frères et une sœur, qui se partagent les terres léguées par leur père. Lequel leur demande une rente en contrepartie. Un chambardement pour cette famille, qui doit aussi répondre à la dure loi du marché dictant désormais les revenus. Des préoccupations faisant écho à notre actualité brûlante, pourtant écrites il y a plus d'un siècle déjà..."

Le chant de *La Terre* au TGP

Publié le 11 mars 2024



La Terre mise en scène par Anne Barbot © Simon Gosselin

Anne Barbot signe une adaptation théâtrale totalement aboutie de *La Terre*, le brûlot rural d'Emile Zola, au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis. Respectant le contexte historique du roman, son spectacle se révèle néanmoins d'une brûlante actualité, porté par une troupe de huit comédien(ne)s terrien(ne)s de grand talent.

La petite salle du TGP a l'allure d'une grange. Assis autour d'une longue table en bois, épluchant des légumes ou jouant aux cartes, les actrices et acteurs apostrophent les spectateurs dès leur arrivée. Rien ne semble forcé dans ce dialogue improvisé. Sans crier gare, la première page de *La Terre* est rondement tournée et la metteure en scène Anne Barbot nous précipite dans le monde d'Emile Zola.

Après *L'Assommoir*, la dramaturge membre du collectif In Vitro de Julie Deliquet s'attaque au quinzième épisode de la série « Les Rougon-Macquart », publié en 1887. Rien de bucolique dans ce portrait ultra-noir du monde rural français de la fin du XIX^e, condamné à la misère et, par voie de conséquence, à la violence et à la bestialité. A l'issue des 2 h 30 d'un spectacle haletant, on a le sentiment qu'Anne Barbot a signé une adaptation parfaite de ce brûlot.

D'emblée, elle met en relief la dimension théâtrale de l'intrigue : le vieux père Fouan qui décide de partager ses terres entre ses trois enfants, puis d'aller habiter chez l'un, chez l'autre, à tour de rôle, évoque la figure shakespearienne du roi Lear. Pas besoin pour autant de charger la barque : le caractère tragique du patriarche s'impose de lui-même par petites touches, au fil de la pièce.

Elle n'ôte rien de l'âpreté de ses antihéros ruraux, mais les rend plus humains que les archétypes imaginés par Zola. Moins de bestialité, plus de rage et de désespoir... Les séquences où ils s'étripent pour un lopin de terre, l'insoutenable scène de viol de la jeune Françoise par son beau-frère Buteau sont traitées sans concession. Mais des moments de fête et de respiration entrouvrent régulièrement les portes de l'enfer.

DÉCOR MINIMAL

Autre grande qualité du spectacle : tout en conservant le contexte historique du roman (la crise du blé sous Napoléon III), la metteure en scène parvient à nous propulser hors d'une époque révolue et à rendre le propos d'une brûlante actualité : guerre entre petites et grandes exploitations, poids de la dette et de la bureaucratie, concurrence étrangère, intempéries... Le décor minimal stylisé contribue à rendre intemporelle la fable hyperréaliste de l'écrivain.

Ce qui cimenterait tout l'édifice, c'est le jeu des huit comédien(n)es qui cultivent avec brio cette « Terre » dramatique. Milla Agid, Philippe Bérodot, Benoît Carré, Wadih Cormier, Benoît Dallongeville, Ghislain Decléty, Rébecca Finet, Sonia Georges : tous méritent d'être cités. Evitant les pièges du pittoresque, faisant preuve d'un naturel confondant, ils se réinventent en acteurs-paysans porteurs d'un puissant chant de la terre, qui résonnera longtemps en nous.

Philippe Chevilly

De l'amer «Hamlet» au touchant «La Terre»

Publié le 9 mars 2024



© Simon Gosselin

À l'Odéon, Christiane Jatahy désosse Hamlet, vire des pièces clefs du moteur, bricole les sexes et les spectres. Ça pue la vieille huile de vidange. Au TGP de Saint-Denis, Anne Barbot adapte La Terre de Zola, l'histoire d'un « roi Lear aux champs ». C'est âpre, ça sent le foin, ça fouille loin l'être humain

En rentrant à la maison, tu étais abattu, tu n'avais pas faim, mais tout de même, la vie continue, tu avais cassé deux œufs dans une poêle. Fallait-il en faire une omelette ? A bien y réfléchir c'est ce qu'avait fait Christiane Jatahy au théâtre de l'Odéon dans le spectacle que tu venais de voir : elle avait fait d'Hamlet une omelette. Tu ne vas tout de même pas commencer ton article en écrivant cela ! Tu optas pour deux œufs sur le plat.

En regardant les deux jaunes, il te sembla voir deux yeux qui te regardaient. Était-ce ceux du spectre du père d'Hamlet ou bien les yeux de Shakespeare qui semblaient me dire : « j'en ai vu d'autres, mon bonhomme ! »

Alors j'ai laissé là mes œufs et je suis venu te voir, toi l'ami de toujours. Take it easy mon pote, ce n'est pas la première fois qu'une actrice joue le rôle-titre de la pièce, souviens-toi, il y a quatre matins, la française Anne Alvaro, et avant l'anglaise, Fiona Shaw, mais je me trompe peut-être. Et là, dans la version de Jatahy, tu me dis que c'est Clotilde Hesme, tu l'adores encore plus que moi, alors pourquoi maugréer ? . C'est vrai, je le concède volontiers, elle est formidable Clotilde, elle sauve même la soirée avec Servane Ducorps, celle qui joue Gertrude, la mère d'Hamlet. Alors tout baigne, mon ami ?

Non, c'est que Christiane Jatahy pousse loin le bouchon bien plus loin, à croire qu'elle a sniffé des rails de brésilienne pendant la préparation du spectacle. Dans sa vision de la pièce, Hamlet est carrément une femme, elle est née femme ou bien l'est devenue. J'ai appelé SOS Trans et LGBT service, ils n'étaient pas au courant. A la permanence des Éditions des femmes, cela sonnait dans le vide. La news ne serait donc pas fake Hamlet serait né(e) femme, habillée tout en noir, cheveux courts. De fait, on frise l'androgynie ce qui aurait été un bon compromis mais non Jatahy met le turbo, Hamlet est une femme femme assez mec.

Et Ophélie , qu'est ce qu'elle devient, un p'tit marlou ? La pauvre, la metteuse en scène l'a privée de ses plus belles répliques. A la trappe les « Voilà du romarin, c'est pour le souvenir » et les « voici des pensées, c'est pour les pensées » (traduction Bonnefoy). Elle ne se noie plus, elle est vieille avant l'âge, dans les quarante balais, elle a dû se faire foutre à la porte du couvent pour éthylisme carabiné ou somnambulisme chronique. Et Polonius ? Je crois qu'il disparaît des radars comme les duettistes Rosencrantz et Guildenstern et le crâne de Yorrick, à moins que je me sois assoupi.

Et les comédiens de la pièce, ceux auxquels Hamlet commande un spectacle ? A la trappe, eux aussi ! Et le Claudius qui a mis du poison dans l'oreille de son frère pour régner et coucher avec son ex belle sœur ? Il a l'air satisfait et replet d'une nouveau riche aux dents acérées avec cuisine clinquante, 4X4, jet privé. L'acteur Matthieu Sampleur se réjouit de jouer ce personnage abject, il est top. Mais ne t'attends à pas à entendre les grandes tirades légendaires de la pièce, à la trappe elles aussi, ou bien réduites à des spots publicitaires. Finalement, tu vois je n'ai pas mangé les œufs, cette soirée m'a coupé l'appétit. Je suis venu te voir.

Tiens, je reprendrai bien un peu de whisky. (bruit de verre que l'on remplit généreusement). Et qu'est-ce que tu vas voir demain ? Je vais à Saint Denis, au TGP, voir un spectacle d'après *La Terre* de Zola, un des romans, le quinzième, des Rougon Macquart. Tu as lu ? J'en ai lu beaucoup mais pas celui-là. Moi non plus. Je l'ai acheté en poche, la quatrième de couverture dit que c'est « un féroce tableau du monde paysan ». Il a écrit ça en 1887, je me demande si la metteuse en scène Anne Barbot a elle aussi changé la donne en changeant d'époque. Je serai sans doute à la maison demain soir, reviens, tu me raconteras. Je ne suis pas revenu, mais je lui ai glissé ceci sous sa porte : Anne Barbot, membre du collectif In Vitro que dirige Julie Deliquet, et qui co-dirige la compagnie Nar6 aux côtés d'Alexandre Delawarde, avait déjà signé une adaptation de *L'assommoir*, l'histoire de Gervaise, de Lantier de Coupeau et des autres, une fresque âpre du monde ouvrier. Voici donc *La Terre*, l'âpreté et la violence du monde paysan. Son premier spectacle d'après Zola liait Anne Barbot à son histoire familiale du côté maternel, le second aujourd'hui fait écho avec l'univers de ses grands-parents paternels, petits agriculteurs de l'Île et vilaine. « Mon grand-père était rude et, en même temps, il pouvait pleurer lorsqu'il jouait de l'accordéon. J'ai retrouvé cette ambivalence de sentiments dans *La Terre*. Même si Zola parle d'une tout autre époque, les clivages, la dureté de la vie, les pertes d'identité, de valeurs et de richesses, les problèmes d'héritage, de partage des terres, des biens et des bêtes font écho au monde d'aujourd'hui.



© Simon Gosselin

L'action se passe il y a plus d'un siècle (entre 1860 et 1870), mais déjà le blé étranger (américain) est là, il casse les prix, entraîne des faillites. C'est aussi l'époque où arrivent les premiers engrais chimiques, les premières machines onéreuses qui fascinent autant qu'elle effraient. Entre tradition et progrès, entre parcelle riche et parcelle pauvre à l'heure du partage, les familles se divisent, se déchirent. Et puis, on est chez Zola, les corps ont aussi la parole, les désirs sont là, la violence, le viol aussi. Zola brasse tout cela, en 700 pages. Anne Barbot et Agathe Peyrard signent une adaptation équilibrée en trois heures de spectacle sans temps mort.

Et on retrouve Shakespeare tapi au coin du bois. En effet, *La Terre* n'est pas sans rappeler *Le roi Lear*. Anne Barbot parle du vieux père Fouan (interprété avec maestria par Philippe Bérodot) comme d'un « Roi Lear aux champs ». Zola, dans ses notes préparatoires, parle effectivement du vieux père Fouan comme d'un « roi Lear » qui sera « pillé par ses enfants » à l'heure du partage des terres et de ce qui s'en suivra. Les deux ont trois enfants, Lear, trois filles que l'on ne présente plus. Fouan, une fille et deux garçons. Sa fille Fanny (Sonia Georges) est mariée à Delhomme (Benoit Carré) lequel est aussi le maire du village, ses deux fils Joseph dit Buteau (Benoît Dallongéville) et Hyacinthe dit Jésus-Christ (Ghislain Decléty) sont de drôles de zigoteaux, loin l'un de l'autre. Il y a là aussi leur cousine Lise (Rébecca Finet) et sa sœur cadette Françoise (Milla Agid), deux proies pour le mâle en rut. Il y a enfin, venu d'ailleurs, l'ouvrier agricole Jean (Wadih Cormier) qui fait le lien avec les Rougon Macquart (c'est par l'arrivée de Jean Macquart à Rognes que commence le roman). Une distribution homogène, soudée, une mise en scène souple, bien rythmée.

Au début, c'est la bonne ambiance. Une table est dressée près du public de plain pied avec lui, derrière, une palissade coupe l'espace. Ça boit des coups, des verres circulent bientôt dans le public. L'atmosphère va petit à petit s'alourdir (récoltes et revenus en baisse, terres plus ou moins riches, relations conjugales et extra conjugales compliquées, etc), la palissade va peu à peu disparaître laissant la place à une lande de foin, à une propriété éclatée. Tout se focalise sur le partage des terres décidé par le vieux Fouan comme Lear son royaume et ce qui va s'en suivre

On procède au tirage au sort, lequel est contesté par Buteau, l'un de ses fils. « C'est bon, tu es un mauvais fils, dit le père Fouan... Je vais donner leurs parts à ton frère et à ta sœur, et je leur louerai la tienne, et quand je mourrai, je m'arrangerai pour qu'ils la gardent... Tu n'auras rien, vas-t-en ! écrit Zola. La réplique est, à peu de choses près, reprise dans l'adaptation qui ne cherche pas à actualiser : le père Fouan raconte qu'il a vu Napoléon quand il avait vingt ans et maintenant c'est Napoléon III. Cependant l'adaptation, par petites touches, multiplie les ponts, les rapprochements entre hier et aujourd'hui. D'autant que le spectacle arrive au TGP vu juste après le salon de l'agriculture et les tracteurs barrant les autoroutes. Les échos sont multiples. Au spectateur de faire la navette. Hier comme aujourd'hui, les pères Fouan ont l'œil sur les rendements à l'hectare, « le paysan reste le paysan » dit-il. Grand critique de l'époque Francisque Sarcey parlera de « la grandeur shakespearienne » de certaines pages de *La Terre*.

L'adaptation à la scène de *La Terre*, de Zola, porte haut les tensions d'une humanité à la peine

Publié le 7 mars 2024



Milla Agid, Benoît Dallongeville, Rébecca Finet, Benoît Carré, Sonia Georges et Philippe Bérodot dans *La Terre* de Zola, mise en scène d'Anne Barbot, au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), le 19 janvier 2024.

Le spectacle d'Anne Barbot, présenté au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis, jusqu'au 21 mars, est de ceux qui sortent du lot et tape dans le mille de l'actualité.

Que penserait Emile Zola (1840-1902) de ces agriculteurs qui manifestent leur colère jusque sur les Champs-Élysées parisiens ? L'écrivain n'était pas un devin, mais il a su, dans *La Terre* (quinzième volume de sa série « Les Rougon-Macquart »), anticiper les mutations du monde paysan. Celles qui annonçaient le meilleur (l'arrivée des machines) et qui préfiguraient le pire (la mondialisation et la libre concurrence). Publié en 1887, son roman est adapté et mis en scène au Théâtre Gérard-Philipe (TGP) de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) par Anne Barbot. Membre du collectif *In vitro* fondé par Julie Deliquet (la directrice du TGP), Anne Barbot revient vers un auteur dont elle a, voilà deux ans, mis en scène *L'Assommoir*.

Faire entendre Zola au théâtre ? L'idée était alléchante. Elle se révèle lumineuse, le spectacle étant de ceux qui sortent du lot. Parce qu'il tape dans le mille d'une actualité qu'il ne commente jamais stricto sensu mais éclaire depuis les rives du XIX^e siècle. Parce qu'il célèbre une nature glorieuse. Enfin parce qu'il dénote un puissant tempérament artistique : Anne Barbot s'approprie en finesse la trame du récit. Elle en conserve le déroulé mais évacue de sa représentation nombre de personnages dont elle délègue les paroles aux héros présents sur la scène.

D'un geste déterminé, elle resserre l'histoire autour d'une unique famille : le père Fouan, ses trois enfants (Fanny, Buteau et Hyacinthe, surnommé « Jésus-Christ ») et leurs conjoints. Le patriarche, en bout de course, décide de partager ses biens entre ses deux fils et sa fille. La suite est un enchevêtrement de drames. Celui d'une communauté qui se tue à la tâche ; celui de la violence des hommes, qui s'abîment dans l'alcool quand ils ne violent pas les femmes ; celui de fermiers âpres au gain, qui gardent un œil sur les caprices du ciel, l'autre sur le cours du blé, tandis que tout va de mal en pis. Les animaux tombent malades, les engins se cassent, les dettes enflent. Zola n'était pas un devin, mais il a dressé un portrait de la paysannerie d'une lucidité et d'une désespérance troublantes. Certaines de ses pages pourraient être écrites telles quelles, au mot près, aujourd'hui.

HUIT GUEULES CASSÉES

Si, au soir de sa première apparition publique, fin février, au Théâtre Romain-Rolland, à Villejuif (Val-de-Marne), la représentation demandait encore à se roder (acteurs en force, trous d'air dans la durée de deux heures quinze, et interpellations artificielles du public), l'essentiel était là : sur un plateau investi de tables en bois, à moitié recouvert de foin et adossé à une façade de maison précaire peu à peu désossée, les comédiens - huit gueules cassées que ne renierait pas le cinéaste Bruno Dumont - ont porté haut les tensions d'une humanité à la peine.

Qu'ils fêtent les anniversaires, s'activent à l'étable, comptent leurs sous, se hurlent dessus ou chantent à pleins poumons, les Fouan au grand complet, bottes aux pieds, fourches ou verres de gnole à la main, se mettent à exister pour de bon dans l'espace-temps théâtral. Solidement installés dans la langue percutante de Zola, les acteurs ne sous-traitent pas la complexité de leurs personnages, dont ils font des êtres touchants même au plus fort de l'abjection. Etroits d'esprit, radins, ingrats, jaloux, menteurs, brutaux : l'écrivain, pas plus que la metteuse en scène, n'épargne ses sujets.

Mais ce réalisme n'est que la face émergée du spectacle. En deçà de la fable et de la sidérante contemporanéité du propos se joue une autre partie, dont Anne Barbot suggère l'existence avec une pertinence judicieuse. Passagers clandestins de son théâtre, Shakespeare et *Le Roi Lear*, Dostoïevski et *Les Frères Karamazov* s'invitent ainsi furtivement sur le plateau. Dans les deux cas, des pères y sont aux prises avec leur descendance. Dans les deux cas, les enfants tentent de s'inventer une vie à eux. Quelques signes allusifs dans la scénographie et le jeu des interprètes suffisent à corréler entre elles les galaxies des trois auteurs. Angleterre du XVI^e siècle, France et Russie du XIX^e : cette hybridation insuffle au projet une remarquable épaisseur de sens, où la cohabitation des contraires (naturalisme et mysticisme, utopie et perte) tire *La Terre* vers sa véritable nature : c'est à une tragédie universelle, pas à un drame franco-français, qu'est convié le public.

Joëlle Gayot

La Terre : une tragique partie de campagne

Publié le 7 mars 2024



La Terre mise en scène par Anne Barbot © Simon Gosselin

Après son intense adaptation de *L'Assommoir*, Anne Barbot revient à l'œuvre romanesque de l'écrivain naturaliste Émile Zola en montant *La Terre*, quinzième volume de la série des Rougon-Macquart, auquel elle confère une puissance tellurique.

Si *Le baiser comme une première chute* (titre donné à la remarquable adaptation de *L'Assommoir* déjà présentée au TGP) se faisait l'évocation sombre car désespérée du monde ouvrier, *La Terre* du même Zola, désormais portée à la scène, s'offre comme une peinture encore plus noire et violente du monde paysan. Ancrées dans l'actualité de la seconde moitié du XIX^e siècle en pleine révolution industrielle, les problématiques politiques, économiques et écologiques que soulève son dur récit ne peuvent que concerner le public d'aujourd'hui tant persiste la crise mettant à l'épreuve les travailleurs issus de la ruralité. Dans les pages du livre, comme sur le plateau de théâtre, l'éprouvant quotidien des paysans s'incarne à travers des situations, et surtout des figures, passionnantes de complexité. Si le tableau bien vivant et passionnant qui est fait de ce milieu n'est pas toujours avantageux, il fait montre d'une parfaite authenticité d'où surgit une saisissante âpreté. L'effet recherché par Zola comme par Anne Barbot à sa suite est bien de restituer, sans rien enjoliver, la langue, l'esprit et les mœurs de classes populaires invisibilisées dont la vie laborieuse et misérable se donne à voir d'abord gaiement autour d'une longue table en bois où, dans l'allégresse, on joue aux cartes, trinque au cidre, et surtout devise abondamment ; puis avec force rugosité, voire même avec une crudité primitive, dont les femmes surtout font les frais.

Le décor est un corps de ferme qui sent bon l'odeur du foin. Les personnages sont des travailleurs agricoles, tous membres d'une même famille, auxquels s'ajoute, Jean Macquart, très fin Wadih Cormier en gringalet parisien considéré comme l'étranger, et qui pourtant entonnera un chant vibrant de révolte prenant pleinement parti pour les paysans qu'il exhorte à faire grève. Le vieux père Fouan, patriarche imposant et bon vivant, annonce vouloir se retirer et partager ses terres entre ses trois enfants : Fanny, mariée à un propriétaire terrien et homme de loi dont la prospérité est autant jalouée que moquée, Hyacinthe surnommé Jésus-Christ, un épicurien affranchi de toute aliénation sauf celle de la boisson, et enfin Joseph dit Buteau, mauvais bougre bourru, agressif, immoral, obsédé par l'inégalité dont il se croit victime. Leur âpre existence se place sous le signe du travail acharné comme de l'appât du gain. Ainsi, ils se déchirent autour de la valeur de leurs lopins de terre comme ils s'écharpent au sujet des profondes mutations de leur société, à savoir le progrès technique qui suscite autant de raillerie hostile que d'enthousiasme parfois hâtif. La mécanisation, promesse de travailler moins pour produire plus, fait débat. La concurrence étrangère et la faillite se présentent comme des menaces de poids pour leur propre économie. Convaincus de pouvoir s'en sortir en se tuant à la tâche, ils finissent par tout perdre.

Le spectacle fait plonger dans l'intimité des personnages où l'union, la tendresse et l'extrême volonté cèdent vite la place à la fatigue, le conflit et la douleur. Une belle vitalité mais aussi une insoutenable violence transpirent dans le rapport entre les êtres jusqu'à s'imprimer dans les corps, vigoureux et exténués. Anne Barbot va à l'essentiel dans un geste brut et brutal, presque bestial, non dépourvu d'empathie mais qui refuse la joliesse, le maniérisme, au service du dramatisme de son propos. Déjà observée dans son premier opus zolien, la grande qualité de son travail de metteuse en scène et de directrice d'acteurs est que tout paraît impeccablement juste et bouleversant, car porté avec une véhémence physique et émotionnelle par une troupe d'acteurs épatants (Philippe Bérodot, Benoît Dallongeville, Ghislain Decléty en tête).

La Terre Anne Barbot fait résonner Zola au temps présent

Publié le 4 mars 2024



La Terre mise en scène par Anne Barbot © Simon Gosselin

Au théâtre Romain Rolland de Villejuif avant d'investir le TGP, la metteuse en scène s'empare du quinzième volume de la saga des Rougon-Macquart et plonge dans l'éprouvant quotidien des paysans du second empire, qui fait étrangement écho à celui des agriculteurs d'aujourd'hui.

On entre chez le père Fouan (Philippe Bérodot), comme on le fait chez une vieille connaissance. La famille est à table. Les hommes jouent aux cartes et boivent l'apéro. Les femmes épluchent des légumes, préparent le dîner et ne sont pas en reste. Le cidre maison coule à flots. L'ambiance est joyeuse. Les discussions vont bon train. La plus jeune de la tablée, une curieuse, n'hésite pas à demander à chaque arrivant son prénom et d'où il vient. Le quatrième mur est brisé. Témoins privilégiés, les spectateurs entrent dans la danse et vont suivre à la manière d'un feuilleton les rêves, mais surtout les désillusions et les déboires de ces paysans confrontés aux premiers bouleversements de l'ère industrielle.



La Terre mise en scène par Anne Barbot © Simon Gosselin

plutôt sympathiques aux premiers abords du père Fouan et un charmant ouvrier venu de la capitale, Jean Macquart (Wadih Cormier).

DE CHARYBDE EN SCYLLA

L'âge venant, le patriarche, veuf depuis peu, souhaite enfin se reposer après une dure vie de labeur. La solution est toute trouvée, faire don de ses biens à ses trois enfants en contrepartie d'une rente. Malheureusement, rien ne va se passer comme prévu. Ses chers enfants ne l'entendent pas de la sorte. Commencent alors les comptes d'apothicaire, les bassesses et les petites indignités. Le linge déballé sans ambages n'est pas beau à voir. Chacun dévoile son vrai visage. L'ainé (Benoît Dallongeville) est un butor sans foi ni loi. La cadette (Sonia Georges) une rapace sans cœur, flanqué d'un époux un brin faible (Benoît Carré), le benjamin (Ghislain Decléty) un alcoolique un peu fainéant sur les bord. S'ajoute à ce joli portrait, les deux nièces (Rebecca Finet et Milla Agid)

Bon an mal an, tout ce petit monde finit par céder aux ires tonitruantes du vieil homme. Mais assez vite, la réalité du monde agricole les rattrape. Les belles années de la terre touchent à leur fin. L'arrivée des machines, dont on entend les grondements au loin, entraîne inexorablement chutes, déchéances, faillites et suicides. Comme si déjà tous les malheurs de la paysannerie étaient inscrits dans cette période charnière de la fin du XIX^e siècle, Zola évoque déjà la baisse inéluctable des cours des produits agricoles, le risque de l'automatisation à outrance, l'utilisation d'engrais chimiques pour plus de rendement, l'appât du profit au risque d'une déshumanisation des âmes, le besoin viscéral de toujours posséder plus, la concurrence étrangère...



La Terre mise en scène par Anne Barbot © Simon Gosselin

ÉCHO D'HIER, RÉVERBÉRATION D'AUJOURD'HUI

Après avoir adapté *L'assommoir* où elle explorait avec une sensibilité accrue le monde ouvrier, Anne Barbot, avec la complicité d'Agathe Peyrard s'empare avec intensité du quinzième volume de la saga des Rougon-Macquart, comme le plus provocateur, tant il irriguait par la bestialité d'une ruralité, où l'amour bourru de la terre nourricière échauffe les sangs et exacerbe les pulsions. S'attachant à donner de l'œuvre une vision naturaliste et proche des réalités d'aujourd'hui, elle en gomme en partie les dimensions criminelles et meurtrières pour mieux innover sa mise en scène d'une humanité éreintée et haletante.

À la manière d'une artiste plasticienne munis de pinceaux, Anne Barbot peint chaque tableau qui compose cette fresque théâtrale avec un sens inné des corps et des émotions contrastées qui traversent chaque personnage. Avec une belle intelligence de plateau, refusant toute sophistication ou esthétisme superflu, elle donne chair aux mots de Zola et offre un bouleversant moment de théâtre. Portée par une troupe ayant la passion chevillée au corps, cette Terre déborde du plateau et nous engloutit. L'asphyxie n'est pas loin. Alors que le patriarche expire refusant de voir à jamais son monde s'engloutir, Jean lève le poing et enjoint tous les paysans à entrer dans la lutte. Son discours est éloquent. Résonne alors au plus profond de chaque spectateur, les paroles du chant révolutionnaire d'Eugène Pottier, « Debout ! les damnés de la terre ! Debout ! les forçats de la faim ! »

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

la terrasse

Sur les traces du monde agricole avec *La Terre* d'après Emile Zola revisité par Anne Barbot

Publié le 29 février 2024



La Terre mise en scène par Anne Barbot © Simon Gosselin

Qui mieux que Zola pour dépeindre les paysans ? En adaptant *La Terre* et en pleine résonance avec l'actualité, Anne Barbot part sur les traces du monde agricole d'hier et d'aujourd'hui.

Créé à Pontaut-Combault, où s'entremêlent l'urbanisation et les zones agricoles d'Île-de-France, *La Terre* se trouve traversée d'une actualité brûlante. D'autant qu'Anne Barbot, la metteuse en scène qui a adapté avec Agathe Peyrard ce roman d'Emile Zola, ne cesse dans son spectacle de tirer les fils entre la réalité évoquée par l'auteur naturaliste et celle d'aujourd'hui. Il faut bien dire que tout paraît être déjà dans le roman : l'opposition entre le paysan et l'agriculteur, la question des tailles des parcelles, de la mécanisation, des engrais chimiques, des emprunts bancaires, de la concurrence étrangère, de l'exode rural... Comme si tous ces maux aujourd'hui soulevés par le monde agricole avaient germé depuis les premiers bouleversements de la Révolution industrielle et capitaliste du XIX^e siècle, sans qu'on n'y trouve jamais remède. Ce n'est pas rassurant. À partir du roman de Zola issu de la série des Rougon-Macquart, la troupe Nar6 crée une adaptation frappante mais aussi une chronique familiale paysanne largement dépouillée de ses violences criminelles d'origine. Elle peint en effet un tableau nuancé de la paysannerie quand le roman est traversé de l'ambiguë fascination de Zola pour la sensualité débridée des classes populaires et pour ces gens de la terre qu'il dépeint, a minima, comme sacrement rustauds.

AUTOUR D'UNE GRANDE TABLE EN BOIS

Tel un Lantier qui débarque dans le bassin minier dans *Germinal*, Jean arrive donc à Rognes (village imaginaire de la Beauce) au milieu d'une famille paysanne dans laquelle le patriarche veut passer la main. Ses deux fils et sa fille suivent des chemins bien différents mais restent attachés à la terre, aux parcelles qu'il leur octroie, moyennant loyer. Pour raconter ces quelques années qui verront la famille s'entre-déchirer, Agnès Barbot efface le lyrisme de Zola au profit d'une action qui se déploie à coups de dialogues échangés dans des réunions familiales successives, qui se tiennent autour d'une grande table en bois. Les interprètes, avec leurs corps corpulents ou secs, façonnent un tableau saisissant et charnel de la paysannerie. L'interprétation inégale gagnera sans nul doute à la répétition des représentations, tant l'enchaînement des dialogues avec huit personnages au plateau tient de la mécanique de haute précision. Si le rythme pêche, le spectacle se maintient sur le fil de la peinture d'une société hautement patriarcale et violente, mais aussi primitive, dans les bons et mauvais sens du terme, solidaire et tenue ensemble par le cours tragique de son destin périliclitant. Pour l'infléchir, il faudrait que les paysans trouvent les chemins d'une action commune, fait finalement miroiter Jean, montrant alors le chemin possible pour des soulèvements de la terre...

Eric DEMEY

Ubiquité culture(s)

La Terre

D'après le roman d'Émile Zola, adaptation Anne Barbot, Agathe Peyrard - mise en scène Anne Barbot, compagnie Nar6 - au Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis.

Publié le 31 mars 2024



On se trouve dans un village de la Beauce chez des cultivateurs entourés de champs de blé et de seigle, qu'on aperçoit au-delà de l'arrière-cour. L'infrastructure de la ferme est reconstruite sur le plateau dans une scénographie bien conçue et au cœur du sujet, signée Camille Duchemin, éclairée par Félix Bataillou qui en a élaboré la lumière. C'est l'heure de la pause, autour d'une longue table en bois s'est réunie la famille Fouan dirigée d'une main de fer par le pater familias. On entre avec Zola dans l'évocation noire du monde paysan de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Âgé de soixante-dix ans, le Père Fouan est entouré de ses deux fils, Joseph dit Buteau plutôt renfermé et Hyacinthe dit Jésus-Christ né la gnole à la main, Fanny sa fille plutôt rêche et Delhomme son gendre, agriculteur lui-même et maire du

village, roulant pour le député Rochefontaine et aimant à le faire-savoir ; il y a Lise une cousine, enceinte et sa sœur cadette, Françoise, élevée à la ferme depuis la mort de son père ; il y a Jean, l'ouvrier agricole à qui on ne donne guère la parole. Les comices auront bientôt lieu.

Les discussions vont bon train, on parle haut et fort du statut du paysan qui « reste le paysan », de la politique agricole, du travail des femmes à la ferme, de l'épuisement et de la modernisation. L'une épluche les légumes, l'autre tricote, le fils picole plus qu'il n'en faut, le père est dans les papiers, et dans ses rêves. On commente les procédés de culture et d'élevage, d'autant que le gendre a acquis une machine sophistiquée pour labourer, attisant curiosité et jalousie. Le modèle américain semble avoir le vent en poupe au grand dam du père qui toute sa vie a trimé pour que l'exploitation se maintienne. Dans l'adaptation proposée, on sent que quelque chose monte et qu'une crise pourrait être en vue. Chez Zola, dans un contexte de révolution industrielle et de ses conséquences, entre autres le libre-échange, l'ensemble est beaucoup plus noir.



Rebondissement soudain, le Père Fouan prend solennellement la parole et fait une annonce : la fatigue physique ayant raison de lui il abandonne la partie, estimant avoir fait sa part et rempli sa mission. « J'aime mieux tout lâcher... La terre, t'es son esclave... La terre, faut la rendre » déclare-t-il. Et il sort son carnet et fait avec ses enfants le partage des terres, dessiné en trois parcelles. Mais les choses tournent court, une des parcelles, un champ d'herbe, non cultivé, leur semblant plus défavorable, l'attribution à chacun se fera par tirage au sort.

Le gendre et maire revêt son écharpe tricolore et accueille les signatures. Hyacinthe-Jésus-Christ hérite du champ non cultivé et s'estimant lésé quitte les lieux sans signer. Françoise, dont le père est mort, doit être incluse dans le partage et réclame sa part. Puis le mariage est scellé entre Elise, devenue riche héritière et Buteau. On assiste au repas de noces, la table dressée dans la maison, les gestes rituels respectés. Hyacinthe, calmé, revient. L'accordéon accompagne la danse. On quitte la table pour le vèlage.

Devant la dévaluation conséquente du prix du blé le Père Fouan continue ses annonces : il vend la maison, charge pour les enfants de l'héberger, le nourrir et lui donner une rente, comptes d'apothicaire qu'ils honoreront avec parcimonie. « Plus rien n'appartient au paysan, ni la terre, ni l'eau, ni le feu, ni même l'air qu'il respire. Il lui faut payer, payer toujours » écrit Zola. La chute de la famille se trouve de ce fait, engagée. Sa fille le prend chez elle. Un peu trop tatillonne et légèrement revêche, la lune de miel tourne court. Il passe chez Buteau, son fils taciturne qui le dépossède peu à peu de sa modeste fortune et poursuit la jeune Françoise dans les coins sombres, jusqu'à la violer. Reste Hyacinthe-JC grand seigneur, qui l'héberge à son tour et a déjà bu toute sa part. L'orage menaçant, tout le monde moissonne à la main et bat le grain, le Maire dégringole aussi après la saisie de sa belle machine agricole et le lâchage de son ami député. Alors Françoise demande son dû, sa part, la terre et la maison, qu'elle arrache à sa sœur. Puis on assiste à la mort du Père Fouan, la grange prend feu, vengeance probable intra-familiale. Tout se délite jusqu'à cette explosion de la famille.



La Terre est le quinzième volume de la série Les Rougon-Macquart écrit par Émile Zola entre 1870 et 1893 qui, au fil de ses vingt volumes, dessine le portrait des familles sous le second empire. Publié en 1887, *La Terre* est comme un témoignage sur les petits propriétaires terriens dont la vie est rude et étreinte, mais passionnée. Sa publication avait fait grand scandale. L'adaptation d'Anne Barbot et Agathe Peyrard en a gommé les passages les plus sordides. Anne Barbot l'a mise en scène avec intelligence et sans excès dans sa forme naturaliste. Elle vient elle-même du milieu rural, a été initiée à la scène dans une petite ville française, avec des acteurs de l'éducation populaire et du théâtre en campagne. Sa direction d'acteurs fait émerger la singularité de chaque personnage de la famille Fouan en évitant la

caricature, et donne beaucoup de naturel, fluidité et vraisemblance à l'ensemble. Philippe Bérodot dans le rôle du Père Fouan qui au fil du spectacle se trouve dépossédé de tout et finit par sombrer, est remarquable.

Anne Barbot s'est déjà penchée sur l'univers de Zola, elle a présenté en 2021 au TGP *Le Baiser*, comme *une première chute*, à partir de *L'Assommoir* qui traitait du monde ouvrier. Elle appartient au collectif In Vitro dirigé par Julie Deliquet et a participé à *Welfare*, son dernier spectacle. Pour *La Terre* elle a approché avec les comédiens les agriculteurs d'aujourd'hui pour voir comment la description de Zola résonnait chez eux et pour que les comédiens puissent trouver de quoi nourrir leurs personnages. La crise des agriculteurs d'aujourd'hui vient en écho aux problématiques du XIX^e. La metteuse en scène nous fait suivre l'histoire en direct, comme Jean-François Millet en son temps, l'a peinte sur toile de manière réaliste, avec profondeur et simplicité.

Brigitte Rémer



La Terre D'après Le roman d 'Emile Zola Mis en scène Anne Barbot

Publié le 12 mars 2024



La Terre mise en scène par Anne Barbot © Simon Gosselin

Enjoué, Poignant, Bouleversant.

En 2022, Anne Barbot nous avait enchanté en adaptant *L'Assommoir*, aujourd'hui elle continue le cycle de Zola avec le quinzième volume *La Terre*. Zola nous mène dans le monde paysan.

Le père Fouan, patriarche d'une famille de trois enfants : Fanny mariée à un cultivateur aux idées avant-gardistes et maire du village Monsieur Delhomme, Hyacinthe dit 'Jésus-Christ', épicurien et passant plus de temps au bistro qu'aux champs, Joseph dit 'Buteau' rustre, frustré, se croyant mal aimé.

Le père Fouan fatigué de travailler, décide de partager ses terres en échange d'une pension alimentaire pour subvenir à ses besoins.

Partager la terre en trois parcelles crée bien des problèmes : le refus de Buteau qui se croit défavorisé, le désintéressement de Hyacinthe pour la terre... D'autre part, avec le temps et l'industrialisation qui se développe, apparaissent des préoccupations, des inquiétudes, des obligations qui divisent la famille. La chute du prix du blé se profile suite à l'arrivée massive du blé américain... Comment faire face à la crise.



Faire des emprunts pour investir dans des machines agricoles.
Utiliser des engrais chimiques pour être plus performant.
Capituler et vendre à un gros bonnet.
Remembrer les terres pour être compétitif.
Chacun à son idée et son intérêt.

Installée autour d'une grande table, cette famille nous accueille joyeusement, les femmes s'affairent à préparer le repas, les hommes plaisantent et jouent aux cartes, Françoise, la jeune cousine, nous demande notre nom, on nous propose un verre de cidre maison, le quatrième mur est brisé.

Jean Macquart arrivant de Paris, fait son apparition et devient le valet de ferme de Delhomme, par la suite, il souhaitera épouser Françoise devenue la belle-sœur de Buteau mais le mariage implique le partage....

Zola nous conte les problèmes économiques de l'industrialisation dans le monde rural, son impact écologique et la démission des politiques, c'est d'une contemporanéité surprenante.

La mise en scène d'Anne Barbot nous offre un magnifique tableau du monde paysan de la première république. Nous assistons à un mariage, à un vêlage, à une naissance, à un viol derrière les bottes de foin, à un enterrement, au travail de la terre, à un incendie, aux intempéries qui perturbent le labeur...

L'accordéon accompagne, égaye et adoucit cette dure, cruelle et violente saga familiale. C'est joyeux, poignant, tragique et bouleversant. Nous ressentons la dureté, la rudesse, le machisme du monde rural, leur amour pour la terre, leurs luttes et leurs déceptions.

Anne Barbot fait ressortir avec finesse la sensibilité, les craintes, les failles et les valeurs de chaque personnage.

Les comédiens : Benoît Carré 'Monsieur Delhomme' / Wadih Cormier 'Jean' / Ghislain Decléty 'Hyacinthe' / Rébecca Finet 'la cousine et épouse de Joseph' / Sonia Georges 'Fanny', nous transportent avec convictions et justesse dans ce monde en pleine mouvance. Nous entrons avec aisance et émotion dans l'intimité des personnages.

Milla Agid incarne Françoise avec grand brio, elle nous émeut et nous bouleverse par la justesse de son jeu / Philippe Bérodot, 'le Patriarche Fouan', inonde le plateau par son charisme et son talent / Benoît Dallongeville, incarne avec grand brio Joseph cet homme frustré et violent.

Une belle et fidèle adaptation d'Anne Barbot orchestrée avec justesse et brio, des comédiens talentueux et investis qui nous émeuvent et nous chavirent. Merci à tous

Claudine Arrazat

La Terre d'après Emile Zola, adaptation d'Anne Barbot et Agathe Peyrard, mise en scène d'Anne Barbot au TGP Saint Denis.

Publié le 11 mars 2024



La Terre mise en scène par Anne Barbot © Simon Gosselin

Autour d'une vaste tablée de cour à jardin comparable aux jours de batteuse chez nos arrières grands parents, on joue aux cartes, on mange, on boit et on se raconte des histoires. A Rognes, un village beauceron, la terre de glaise et d'ombre est marron gris comme les paysans qui la retournent, une couleur abondamment utilisée par les peintres depuis Lascaux jusqu'à Georges Braques. Un jour de moissons, en été au coucher du soleil, on est dans la salle commune, séparée de l'étable par des plaques de plexiglass, le bétail est au milieu du foin au fond. Le clan Fouan au grand complet nous apostrophe joyeusement,

On trinque ? Vous habitez où ?

Paris

Connaissez-pas mon fils, Ernest Delhomme ?

Et là un monde vous tombe dessus, à 50 km de la capitale. Anne Barbot est coutumière d'une proximité avec le public qu'elle immerge dans un milieu aux enjeux évidents dès le premier tableau. Le patriarche, trop vieux pour cultiver ses terres, se résout à en faire don à ses trois enfants : Fanny, mariée à monsieur Delhomme, cultivateur et maire du village ; Hyacinthe dit Jésus-Christ, épicurien révolté qui dilapide ses sous au bistrot, et Joseph dit Buteau, violent et obsédé par un sentiment d'infériorité. Ce prologue ouvre sur toutes les questions posées par Zola qui restent d'une grande actualité. Que faire quand on hérite de surfaces peu fertiles ou trop petites ? Peut-on s'exclure de la communauté quand on n'a pas la terre dans le sang ? Comment rester compétitif face à l'invasion du blé étranger qui casse les prix ? vendre, emprunter, mécaniser ?

Après le *Baiser comme une première chute* sur le monde ouvrier d'après *l'Assommoir*, Anne Barbot adapte la Terre, autre volet des Rougon Macquart. Elle resserre l'intrigue autour de la famille Fouan et peint des personnages attachants loin des pochtrons bestiaux de Zola qui passaient leur temps à travailler et à forniquer. Leurs fêlures apparaissent, à la fois viscéralement attachés à leur famille et capables de tuer pour un lopin de terre. Le pater familias autoritaire est démuni face à la dépression de son fils, anarchiste sensible qui ne supporte pas les conflits. Françoise, la sœur que l'on croyait soumise, réclame in fine son dû avec beaucoup de finesse.

Pas de narration chez Anne Barbot, tout est action, dialogue. On vit au présent l'enchaînement des tableaux rythmés par des temps forts, le partage, le mariage, la naissance, la faillite, l'enterrement... l'anatomie d'une chute et la dégringolade d'obscurs paysans. Pas d'esthétisme non plus, on vit, on lutte, on tombe et on crève, la metteure en scène ne craint pas le réalisme et peut compter sur une troupe à l'engagement physique total.

On pouvait craindre le misérabilisme mais il n'en est rien, Anne Barbot porte haut une fresque sociale aux accents shakespeariens, le vieux Fouan, remarquable Philippe Bérodot, est un roi Lear déchu dont les enfants sucent le sang, il erre de maison en maison accompagné de son fou Hyacinthe, impressionnant Ghislain Decléty, le seul qui lui témoigne un peu d'affection. Il en mourra de chagrin tandis que ses enfants héritent d'une terre qui ne vaut plus rien, victimes de leur bêtise et de leur incapacité à faire front commun. À la fin il ne reste plus rien des granges à céréales excepté des cendres, vulgaires gravats que le vent disperse dans un nuage de chagrin et de regret. L'incendie, le battage, la tempête, autant de moments tragiques dignes du maître anglais sur fond d'observation clinique des ravages du délirium tremens. On rit au début de leurs blagues, de leur propension aux ripailles, plus du tout au milieu tant la dureté laisse présager un épilogue terrible et à la fin on souffre avec eux.

Un grand spectacle populaire, juste et rigoureux, l'adaptation, la mise en scène, la direction d'acteurs et l'interprétation, tout est impeccable sans les inévitables fumerolles et sans relecture militante imbécile des classiques, ça devient rare. Le théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis confirme la qualité de sa programmation, courez y avant le 21 mars !

Sylvie Boursier

La Terre d'après le roman d'Emile Zola, mise en scène Anne Barbot, au TGP, cdn de Saint-Denis.

Publié le 7 mars 2024



La Terre mise en scène par Anne Barbot © Simon Gosselin

Anne Barbot adapte *La Terre* après *L'Assommoir* de Zola mais avec un angle assez opposé. Autant « *Le Baiser comme une première chute* » finissait par une démonstration hyperbolique de violence envers la femme et la condition ouvrière, autant *La Terre* offre une vision tout en retenue de la condition paysanne, très en deçà de la brutalité exacerbée de Zola dans le roman éponyme.

Les personnages reprennent peu ou prou ceux du roman dominés par la figure tutélaire de Louis Fouan, qui comme le *Roi Lear* partage son royaume entre ses trois enfants quand ses soixante-dix ans ne lui donnent plus la force de gérer son exploitation. Philippe Bérodot incarne le Pater Familias à la fois colérique et droit dans ses bottes, quand il s'agit de faire régner l'ordre, mais désarmé face à son fils aîné, Hyacinthe, dit Jésus Christ, devenu dépressif et alcoolique après son passage dans l'armée coloniale.

Le travail de personnification des comédiens est remarquable. Hyacinthe est bien sûr le fils perdu mais il est aussi le fou de Lear qui rappelle à ses frères et sœurs les contradictions de leurs choix et le fait qu'ils soient dépendants d'intérêts économiques qui les dépassent. Il est habité par Ghislain Decléty, plus vrai que nature dans la composition d'un de ces hommes seuls et marginaux, un peu braconnier et borderline que l'on croise encore dans les villages.

Benoit Dallongeville est un Barteau tout aussi crédible, ses emportements sont aussi violents que son attachement à la terre et à un monde qu'il voudrait immuable. Sa mimesis agressive envers tous ses semblables traduit un sentiment d'infériorité nourri par un statut social qui s'effondre. Sa femme Lise, Rebecca Finet, est forte et fait face à l'adversité sous toutes ses formes, qu'elle vienne de ses proches ou des conditions de travail.

On s'attache aussi au personnage de Françoise, Milla Agid, sa jeune sœur, qui d'abord exploitée par le couple, finit par réclamer son dû. Son mari, Jean Maquart que l'on sent converti à l'agriculture écologique et que joue Wadih Cormier, est à la fois l'étranger, difficile à accepter et l'homme de raison, de l'avenir peut-être.

Le dernier couple, formé par Fanny, mariée à Delhomme, défend si l'on peut dire l'agriculture productiviste, celle qui transforma la Bretagne dans les trente glorieuses et dont le modèle économique est à bout et révèle aujourd'hui son impasse économique autant qu'écologique. Sonia Georges est une femme de tête alors que son mari, Benoît Carré, est veule et crédule. Ils sont les plus floués et la fin tragique de Delhomme est l'expression du désespoir actuel de certains exploitants.

Anne Barbot ne cache pas ses profondes attaches rurales et son regard empathique pour un monde en plein désarroi. Elle a choisi de retracer des questions qui se posent à l'agriculture dans une ambiance fin du dix-neuvième siècle. Les costumes comme la scénographie, le décor sont chaleureux, comme les scènes de groupe, distillent une forme de nostalgie, alors que les questions débattues sont intemporelles.

D'une certaine façon, il y a du Tchekov plus que du Zola dans le regard qu'elle porte sur un monde dont les codes longtemps en usage tendent à disparaître. La dernière scène rappelle la mort de Treplev ou l'incendie des *Trois Sœurs*, plus que le roman de Zola, une alchimie concluante entre deux auteurs pour montrer l'attachement des hommes et des femmes à la terre nourricière.